



*La
Grande
Noirceur*

UN FILM DE
MAXIME GIROUX

La Grande Noirceur

UN FILM DE
MAXIME GIROUX



VENTES INTERNATIONALES

Seville International

Anick Poirier
sevilleinternational@filmsseville.com
514 878-2282

PRODUCTION

Metafilms

Sylvain Corbeil
sylvainc@metafilms.ca
+1 514 586 7646

DISTRIBUTION (CANADA)

Funfilm Distribution

Francis Ouellette
fouellette@funfilm.ca
+1 514 272 4956

PRESSE

Required Viewing

Steven Raphael
sterapha@aol.com

Denise Sinelov
denise@requiredviewing.net
+1 212 206 0118



SYNOPSIS — EN TEMPS DE GUERRE MONDIALE, PHILIPPE, UN DÉSERTEUR QUÉBÉCOIS TROUVE REFUGE DANS L'OUEST AMÉRICAIN EN PARTICIPANT À DES CONCOURS D'IMITATION DE CHARLIE CHAPLIN. LA RENCONTRE DE PERSONNAGES SOUS L'EMPRISE D'UNE FOLIE DESTRUCTRICE PROPRE EN CES TEMPS CHAOTIQUES, FERA DU RETOUR DE PHILIPPE À LA MAISON UN PARCOURS INITIATIQUE HALLUCINÉ, À LA RENCONTRE DU RÊVE AMÉRICAIN CAPITALISTE À LA FOIS SOMBRE, FASCINANT ET VIOLENT.





BIO – FILMO

Maxime Giroux a réalisé plusieurs courts métrages, dont *Le Rouge au sol* et *Les Jours*. Ces films ont été projetés dans plus d'une cinquantaine de festivals et se sont mérités une quinzaine de prix internationaux, dont le prix du meilleur court-métrage au Festival international du film de Toronto et celui du Festival du nouveau cinéma à Montréal. Il obtient aussi le Prix Génie 2007 du meilleur court-métrage canadien. Son premier long métrage, *Demain*, a été sélectionné en compétition officielle à Turin et a obtenu la mention spéciale du jury à Tübingen. Son deuxième long métrage, *Jo pour Jonathan*, a été révélé en première mondiale au Festival international du film de Locarno en 2010, avant d'être présenté dans plus de quarante festivals. En cours de route, *Jo pour Jonathan* a remporté le prix Gilles-Carle du meilleur film au Rendez-vous du cinéma québécois,

le prix de la critique au FNC, le prix Cinéma et City à Thessalonique, le prix du meilleur film au Gotham Film Festival, ainsi que deux prix du meilleur acteur pour Raphaël Lacaille au Gotham et à Whistler. En 2013, Maxime Giroux a réalisé le court métrage *La tête en bas*. En 2014, il termine son troisième long métrage, *Félix et Meira*. Le film gagne le prix du meilleur film canadien au festival international de Toronto et est présenté en compétition officielle au festival de San Sebastian. Il est par la suite présenté dans près d'une centaine de festivals où il obtient une vingtaine de prix. Le film sort en salles sur plus de trente-cinq territoires incluant la France, les États-Unis, l'Australie, la Belgique, la Suisse et Taiwan. En septembre 2015, le film est choisi pour représenter le Canada dans la course aux Oscars. La grande noirceur est son quatrième long métrage.





INTENTIONS DU RÉALISATEUR

Pour Philippe, personnificateur improvisé de Charlie Chaplin, la comédie n'a pas lieu. Sans le sou, affamé et dans un état de détresse psychologique, il ne désire qu'une chose : retrouver ses proches, au Québec, qu'il a quittés afin de fuir la guerre et la violence. Mais celles-ci le rattrapent et tentent de l'anéantir et il devra se battre avec résilience, du côté de l'Amérique sans compassion. À l'instar de sa descente en enfer, le film sera intense, brut, inquiétant, oppressant, terrifiant, mais parfois tendre et humain.

Ce film découle de mon observation du monde à l'heure actuelle depuis un point d'ancrage privilégié, celui d'un habitant d'Amérique française qui cohabite avec la puissance culturelle et économique la plus hégémonique de l'histoire de l'humanité : les États-Unis. Est-ce l'Amérique de Trump? Le capitalisme sauvage qui n'a de cesse de faire des ravages? Les changements climatiques qui laissent bon nombre de décideurs toujours aussi indifférents? La logique doctrinaire de l'économie qui régule jusqu'au moindre de nos faits et gestes? Toujours est-il que le fait d'observer en son centre un pays, les États-Unis d'Amérique, se déshumaniser à tout crin, perdre littéralement la raison à plusieurs égards et même se décomposer a décisivemement motivé le désir d'écrire et de réaliser ce film.

Il est indubitable que la position unique au monde qui est la mienne-celle d'un parlant français d'Amérique, groupe qui représente moins de 2% de l'ensemble linguistique Nord-Américain, a joué un rôle dans l'élaboration de ce projet et ce, que ce soit consciemment ou inconsciemment. Qui de mieux placé pour constater l'influence absolument déterminante de l'empire américain sur le monde que celui qui vit au jour le jour en son sein?

Bien que cela ne soit pas formulé de manière cartésienne, il demeure que je ne peux que constater à quel point cette situation est déterminante dans le présent projet et dans mon travail en général. Si mon précédent film, Félix et Meira, posait la problématique vécue de deux personnes issues de communautés minoritaires (la communauté francophone et la communauté juive) tentant d'accéder à l'émancipation de la vie heureuse en dépit des difficultés de vivre rencontrées dans leur milieu de vie respectif, le présent projet fait l'état du périple d'un homme tentant de survivre au cœur d'une Amérique impitoyable faisant table rase de toute forme d'humanité dont l'identité fait justement partie; processus transformant l'individu en une sorte de bête amoral et de marchandise indifférenciée bonne à exploiter à tout vent.

Nous sommes en présence ici du mauvais côté de l'Amérique, celle qui pousse l'individu à une forme d'individualisme tout puissant mise au service d'un esprit conquérant prêt à tout liquider au nom du commerce : la patrie, les relations humaines, la nature, etc. Nous touchons ici ce qu'il y a de plus vil dans le mythe glauque de l'exploitation capitaliste qui pousse l'humain à la part la plus noire de lui-même et dont les traces sont légions encore aujourd'hui dans l'Amérique contemporaine.



C'est à la lumière de ce constat que le choix du personnage de Chaplin (et ses nombreuses références dont le discours du film *The Great Dictator* s'en veut la quintessence) prend toute sa mesure et son sens: il incarne dans son infinie luminescence, l'autre versant de l'Amérique: celle qui est positive, belle, batailleuse, celle qui combat le fascisme et le nazisme, celle qui est espérante et respectueuse et qui, surtout, ouvre sur les possibles d'un monde meilleur.

Ainsi, le parcours du personnage principal, Philippe, se veut hautement initiatique. Il incarne cette lutte d'une Amérique lumineuse contre son double sombre. Et c'est toute la problématique du film: comment un pauvre individu, personnifiant ce Chaplin justement, arrivera-t-il à survivre au cœur d'un pays dont la folie gagne du terrain? Il ne s'agit pas de faire un constat simple empreint d'un anti-américanisme primaire, mais plutôt de mettre face à face les deux côtés de l'Amérique dans un personnage-symbole dont le combat est celui pour la vie.

En conséquence, nous ne nous retrouvons pas ici dans un film dont l'espace narratif serait identifiable à un temps précis (un peu comme si nous étions dans un film d'époque) mais bien dans un espace filmique flottant, sans ancrage temporel défini, difficile à nommer avec exactitude dans un temps historique circonscrit. En fait, l'univers dans lequel pénètre le personnage de Philippe est un monde sous l'emprise d'une forme de guerre totale et perpétuelle où chacun est livré en pâtures à la violence d'autrui et au plus bas instincts de l'être humain.

Le personnage de Philippe se retrouve, de ce fait, parcourant un espace inventé, halluciné, imaginaire, entre la rêverie et le monde réel, là où l'Amérique est ce monde hostile où chacun doit se battre à la vie à la mort pour faire sa place et survivre.

Le film a été tourné dans des endroits évoquant des lieux phares dans l'imaginaire collectif américain : soit les grands espaces de l'ouest, cette Amérique des premiers colons, celle de la ruée vers l'or, bref cette Amérique qui croyait encore à son mythe et où le rêve espérant était encore possible. Or, ces bâtiments, ces villes et villages, nous les avons filmés tels qu'ils sont en ce moment, en 2018, c'est-à-dire en décrépitude, en ruines. Sans point d'ancrage temporel, pas d'anachronisme possible, car ce monde en est un parallèle, inventé ; une hyperbole du monde dans lequel nous, spectateurs, évoluons.

Le personnage de Philippe (personnifiant le symbole de Chaplin) se retrouvera donc à errer dans les ruines de cette Amérique où le rêve est disparu et surtout où les demains qui chantent ont pris le large. En soumettant le symbole de Chaplin à ce funeste parcours, qui sera aussi celui du film, c'est un peu comme si nous posions la question à savoir : qu'avons nous fait de ce rêve? Qu'est-il arrivé de l'espérance américaine et de l'espérance tout court? Comment en sommes nous venus à une Amérique sombre, raciste, violente, obsédé par le profit, et qui par les temps qui courent (ceux de Trump) ne semble laisser que de mauvais présages et un goût amer dans la bouche? Comme le dira le personnage du vendeur itinérant (qui est une sorte de croisement entre Nietzsche qui prédisait deux cents ans de nihilisme et un personnage tout droit sorti de l'univers de Tennessee Williams) à Philippe "how did we fucked this all up?" (comment avons-nous pu en arriver là?) Comme si l'Amérique elle-même constatait le cul-de-sac dans lequel elle se trouvait.







Également, il est à mentionner qu'il est important pour moi de m'inspirer de l'esprit de la mythologie du grand cinéma américain (celui des années cinquante et soixante); son imaginaire, ses lieux, ses décors, son souffle, etc. Il est impératif de faire ressentir qu'il y a quelque chose de fondamentalement américain là-dans. C'est pourquoi nous avons tourné certaines scènes dans des lieux mythiques du cinéma américain (notamment une scène qui se déroule dans un lieu où fut tourné une célèbre séquence du film *The Misfits* de John Huston, et d'autres où Hitchcock a tourné *Saboteur*) et que nous évoquerons certains éléments transcendants de la culture américaine de cette époque, dont un célèbre poème de guerre du grand poète américain Randall Jarrell (qui est récité par le personnage du vendeur itinérant lors d'une des scènes pivots du film).

Bien qu'il ne s'agisse pas spécifiquement d'un film de genre, loin de là même, il est indubitable que certains éléments de ce type d'esthétique puissent s'y retrouver. Toujours est-il que ces divers emprunts (s'il est possible de s'exprimer ainsi), que ce soit au western, au thriller ou encore au drame historique, participeront à déstabiliser le spectateur, à déjouer ses attentes et surtout à faire adhérer celui-ci à l'objet unique et singulier qui sera le film. C'est un peu un petit clin d'oeil aux procédés de l'Amérique qui seront en place sous les yeux du spectateur : soit cette capacité sans limites de séduire afin d'arriver à ses fins

Le film cherchera un peu de lumière dans un monde dont le mythe est épuisé, un monde fatigué, las et hostile. La question se pose, autant pour le personnage de Philippe que pour chacun d'entre nous, comment survivre au cœur de cette folie? Comment l'humain tirera-t-il son épingle du jeu dans l'impression de parfois plonger dans une noirceur qui s'étend? C'est peut-être en cela que le présent film a quelque chose de profondément actuel et surtout universel.





DISTRIBUTION

PHILIPPE	Martin Dubreuil
LESTER	Romain Duris
HELEN	Sarah Gadon
HECTOR	Reda Kateb
VENDEUR ITINÉRANT	Cody Fern
ROSIE	Soko
CONCURRENT	Buddy Duress
CLIENT	Luzer Twersky

ÉQUIPE

Réalisation MAXIME GIROUX
Production SYLVAIN CORBEIL
NANCY GRANT
Scénarisation SIMON BEAULIEU
ALEXANDRE LAFERRIÈRE
MAXIME GIROUX
Direction de la photographie SARA MISHARA
Conception visuelle PATRICIA MCNEIL
Direction artistique SYLVAIN DION
Costumes PATRICIA MCNEIL
Montage MATHIEU BOUCHARD-MALO
Son STEPHEN DE OLIVEIRA
FRÉDÉRIC CLOUTIER
LUC BOUDRIAS
Musique originale OLIVIER ALARY
Direction de post-production MÉLANIE GAUTHIER
JULIEN TREMBLAY
Production exécutive NEVA MCINTOSH
ERIC CONNELLY
MAXIME GIROUX
DANELLE ELIAV





*La Grande
Noirceur*

CANADA

2018

94 min

1,37 :1

5.1

FRANÇAIS ET ANGLAIS